

gens. La force de cette escorte fut probablement ce qui causa son malheur, par l'excessive confiance qu'elle inspira à ceux qui la composaient. Le lendemain de leur départ, à la pointe du jour, comme ils se disposaient à se rembarquer, ils apperçurent des traces d'Iroquois sur les bords du fleuve; mais ils méprisèrent un ennemi auquel ils se croyaient fort supérieurs en nombre, et poursuivirent leur chemin, sans prendre aucune précaution contre la surprise. Aussi furent-ils les dupes d'une sécurité si peu pardonnable. Les Iroquois étaient au nombre de soixante-dix: les uns s'étaient mis en ambuscade derrière des buissons qui couvraient une pointe que les voyageurs étaient obligés de ranger de fort près; les autres avaient traversé le fleuve, et s'étaient cachés dans les bois.

Dès que les Hurons furent à portée des premiers, une décharge de fusils, faite avec beaucoup d'ordre, en blessa plusieurs et perça tous les canots. Quelques uns des plus alertes sautèrent promptement à terre, et furent assez heureux pour se sauver; les plus braves, soutenus par trois ou quatre Français qui accompagnaient le P. Jogues, se défendirent pendant quelque tems dans leurs canots; mais comme l'eau y entrant, et qu'il ne restait plus aucune voie de salut, ils furent enfin obligés de se rendre, à la réserve d'un petit nombre, qui échappèrent encore, dans la confusion où leur résistance avait mis les Iroquois.

Il n'avait tenu qu'au P. Jogues de suivre les premiers qui avaient fui, et qui avaient même fait tout ce qu'ils avaient pu pour l'y engager. Il leur avait dit que pour eux, ils faisaient bien de se sauver, mais que pour lui, il ne lui convenait point d'abandonner des chrétiens qu'il regardait comme ses enfans, lorsqu'ils avaient le plus besoin de son assistance. Un Français, nommé Guillaume COUTURE, qui s'était enfui dès le commencement du combat, voyant que le P. Jogues, au lieu de suivre son exemple, se sacrifiait volontairement, eut honte de sa conduite, et revint de lui-même se mettre entre les mains des vainqueurs, sans faire réflexion que sa captivité ne pouvait être d'aucune utilité au missionnaire. Cet homme souffrit des tourmens affreux, ainsi qu'un autre français nommé René GOUPII, qui fut enfin mis à mort, ainsi que la plupart des prisonniers hurons; et le P. Jogues n'échappa, cette fois, tout mutilé, que par un concours de circonstances extraordinaires, et surtout par l'humanité et la générosité du commandant de Manhatte.

Peu après la rencontre dont on vient de parler, un parti de cent Iroquois parut devant le fort de Richelieu. M. de Montmagny, qui y était monté, en tua plusieurs, et contraignit les autres de se retirer fort en désordre. Mais bientôt on ne reçut plus que des nouvelles désastreuses du pays des Hurons. Les Iroquois y détruisaient par le feu des bourgades entières et en massacraient tous les habitans; et le gouverneur général n'était nullement